

LA RÉVOLUTION. – ABDICATION DE NICOLAS II

(Mars 1917)

Raspoutine n'était plus, le pays était vengé. Quelques hommes courageux avaient pris sur eux de faire disparaître celui qui était devenu pour toute la nation un objet d'exécration.¹ On pouvait espérer, qu'après cette explosion de colère, les esprits allaient se calmer. Il n'en fut rien toutefois, et le conflit entre le tsar et la Douma allait au contraire prendre un caractère de plus en plus aigu.

L'empereur était persuadé que toute concession de sa part, dans les circonstances présentes, serait considérée comme un aveu de faiblesse qui, sans écarter les causes de mécontentement résultant des privations et des souffrances de la guerre, ne ferait que diminuer son autorité, et risquait de hâter la révolution. L'opposition de la Douma faisait ressortir l'incapacité et l'impuissance du gouvernement, et n'apportait aucun remède à la situation. Les conflits s'aggravaient, les intrigues redoublaient, alors que seule l'union de toute la partie consciente de la nation eût pu paralyser l'action néfaste de Protopopof, et que les efforts de tous eussent été nécessaires pour conjurer la catastrophe imminente. Il est vrai que c'était exiger des classes dirigeantes qu'elles fissent preuve d'autant d'abnégation que de patriotisme éclairé, mais les circonstances tragiques que traversait le pays et le sentiment du péril national auraient dû, semble-t-il, les en rendre capables.

Comment ne comprenait-on pas en Russie ce qu'on discernait si bien en Allemagne, à savoir qu'une révolution livrerait fatalement le pays à ses ennemis ? «J'avais bien souvent rêvé, dit Ludendorff dans ses *Souvenirs de guerre*, la réalisation de cette révolution russe qui devait alléger nos charges militaires. Continuelle chimère ! Aujourd'hui, elle se produisait à l'improviste. Je me sentais soulagé d'un poids très lourd.»² L'Allemagne était le seul pays d'Europe qui connût la Russie, – elle en avait une notion plus exacte et plus complète que les Russes eux-mêmes, elle s'était rendu compte depuis longtemps que le régime tsariste, malgré ses fautes, était seul capable de prolonger la résistance de la Russie. Elle savait que la chute du tsar la livrerait à sa merci; et, par tous les moyens, elle cherchait à la provoquer. C'est pourquoi il eût fallu à tout prix faire durer jusqu'à la fin de la guerre le régime existant. La révolution se serait produite fatalement à ce moment-là, elle ne pouvait être conjurée que par l'octroi immédiat d'une constitution, et encore !... Mais la fatalité qui aveuglait les souverains allait égarer à son tour la nation.

Il y avait pourtant chez l'empereur deux sentiments tout-puissants, – ses ennemis politiques eux-mêmes le savaient, – auxquels tout Russe pouvait se rallier, c'était, d'une part, l'amour qu'il éprouvait pour son pays et, d'autre part, sa volonté bien arrêtée de poursuivre la guerre jusqu'au bout. Dans l'aveuglement des passions, on ne comprit pas quelle force morale représentait encore, malgré tout, pour le peuple russe, un tsar irrévocablement décidé à vaincre; on ne comprit pas que l'idée qu'il incarnait pour les masses populaires pouvait seule mener le pays à la victoire et sauver la Russie de l'asservissement à l'Allemagne.

La position du tsar était extraordinairement difficile. Pour les extrémistes de droite, qui voyaient leur salut dans un compromis avec l'Allemagne, il était l'obstacle irréductible qu'il fallait écarter afin de lui substituer un autre souverain. Pour ceux de gauche qui voulaient la victoire, mais une victoire sans empereur, il était l'obstacle qu'il fallait supprimer par la

¹ Il s'agit, bien entendu, de la partie consciente de la Russie. La masse inculte du peuple russe était assez indifférente à la personne de Raspoutine et, parmi ceux qui connaissaient son existence, un grand nombre lui étaient favorables. Sa mort fut considérée par plusieurs comme un acte de vengeance des courtisans, jaloux de leurs prérogatives. «Pour une fois qu'un des nôtres était arrivé jusqu'au tsar, disaient-ils, les seigneurs l'ont tué.»

Pour le *moujik*, les grands coupables étaient ceux qui séparaient le souverain de son peuple et l'empêchaient d'étendre les faveurs jusqu'à eux. Témoin ce dicton populaire : «Le tsar accorde, mais ses serviteurs n'octroient pas», par lequel il avait coutume d'exprimer sa confiance en la bonté du tsar et sa haine pour ceux qui l'entouraient.

² Ludendorff : *Souvenir de guerre*. T. II, p. 20 (2 vol. in-8°. Payot, Paris). Ce que Ludendorff ne dit pas, et pour cause, ce sont les efforts inlassables déployés par l'Allemagne pour provoquer cette révolution russe qui se produisit «à l'improviste».

révolution. Et tandis que, par une propagande intensive à l'arrière et au front, ces derniers s'efforçaient de saper les fondements de la monarchie, – faisant ainsi à leur insu le jeu de l'Allemagne, – les partis modérés adoptaient la ligne de conduite la plus dangereuse, mais la plus conforme au caractère russe, à ce fatalisme slave qui consiste à attendre que les événements se produisent et à espérer qu'une force providentielle viendra les diriger pour le bien de tous : l'inertie. On se contenta d'opposer une résistance passive, ne comprenant pas qu'en agissant ainsi on paralysait le pays.

Quant au grand public, il était devenu, sans s'en rendre compte, l'agent docile des intrigues allemandes. Les bruits les plus alarmants, acceptés et colportés par lui, créaient à l'arrière une mentalité antimonarchiste et défaitiste, une atmosphère de méfiance et de suspicion, qui ne devaient pas tarder à avoir leur répercussion sur le front. Chacun donnait son coup de pioche au pilier central de l'édifice qui chancelait, et personne ne songeait à placer, en temps opportun, les étais qui eussent pu en empêcher l'effondrement. On fit tout pour amener la révolution, on ne fit tout pour en prévenir les conséquences.

On oublia que la Russie n'est pas seulement composée de quinze à vingt millions d'hommes mûrs pour le régime parlementaire, mais qu'elle comprend aussi cent vingt à cent trente millions de paysans, la plupart incultes et inconscients, pour lesquels le tsar restait l'oint du Seigneur, celui que Dieu avait choisi pour diriger les destinées de la grande Russie. Habité dès la plus tendre enfance à entendre le prêtre invoquer l'empereur à l'épiclese, un des moments les plus solennels du culte liturgique, le *moujik* dans son exaltation mystique devait lui attribuer un caractère quasi divin.³

Le tsar n'était pas le chef de l'Église russe, il en était le protecteur, le défenseur; mais depuis que Pierre le Grand avait supprimé le patriarcat, le peuple était enclin à voir en lui l'incarnation du pouvoir spirituel aussi bien que temporel. C'était une erreur, il est vrai, mais la confusion subsistait. C'est ce double aspect de la personne du souverain qui faisait la force du tsarisme au sein des masses profondes de la nation, et comme le peuple russe est essentiellement mystique, le second facteur ne cédait point en importance au premier. Car dans l'esprit du *moujik* l'autocratie ne se séparait pas de l'orthodoxie.

La révolution russe ne pouvait pas être uniquement une révolution politique; elle devait nécessairement revêtir un caractère *religieux*. Le tsarisme en tombant devait créer dans la conscience politique et religieuse du peuple russe un trou béant, un appel d'air tellement formidable que, si l'on n'y prenait garde, il entraînerait dans sa chute tout l'organisme social. Pour le simple paysan, le tsar était à la fois l'incarnation de ses aspirations mystiques et une réalité en quelque sorte tangible, impossible à remplacer par une formule politique qui resterait pour lui une abstraction incompréhensible. Dans le vide causé par l'écroulement du tsarisme, la révolution russe – avec le besoin d'absolu et la recherche des extrêmes, inhérents à la nature slave, – devait se précipiter avec une violence telle, qu'aucune forme de gouvernement ne pourrait l'arrêter; elle risquait fatalement d'aboutir au néant politique et religieux, à l'anarchie.

Pour conjurer cette éventualité redoutable, puisqu'on voulait la révolution, il eût fallu s'y préparer. Mais elle n'en comportait pas moins, même en temps de paix, un aléa formidable; s'y risquer en pleine guerre devenait criminel. Nous sommes tentés, nous autres Occidentaux, de juger des choses de la Russie d'après les classes dirigeantes avec lesquelles nous sommes en contact et qui ont atteint un degré de culture et de civilisation égal au nôtre, mais nous oublions trop souvent les millions d'êtres frustes et ignorants sur lesquels ont seuls prise les sentiments les plus simples et les plus primitifs; le fétichisme tsariste en était un exemple frappant.

L'ambassadeur d'Angleterre, renseigné par des hommes politiques russes dont on ne saurait suspecter le patriotisme, mais qui voyaient leur pays comme ils désiraient qu'il fût et non tel qu'il était, se laissa induire en erreur. On ne tint pas compte des conditions très spéciales qui faisaient de la Russie un anachronisme religieux, politique et social auquel aucune des formules, aucune des mesures de l'Europe occidentale ne pouvait convenir. On oublia que si dans tout pays en guerre une révolution provoque toujours au début, par les flottements inévitables qui en résultent, un affaiblissement de la nation, et diminue considérablement la force combative de l'armée, ces effets allaient se produire en Russie avec

³ Cette idée ne se retrouve-t-elle pu dans le dicton populaire où se traduit la foi naïve du paysan russe et le sentiment de son impuissance : «Jusqu'à Dieu, c'est bien haut; jusqu'au tsar, c'est bien loin.»

CHAPITRE 15

une intensité et une ampleur accrues. L'erreur de l'Entente ⁴ est d'avoir cru que le mouvement qui se dessinait au début de février 1917, était d'origine populaire. Il n'en fut rien, seules les classes dirigeantes y participèrent; la grande masse y resta étrangère. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, une lame de fond qui renversa la monarchie, mais bien la chute du tsarisme qui souleva une vague si formidable qu'elle engloutit la Russie et faillit submerger les États voisins.

L'empereur après son retour du G. Q. G. avait passé à Tsarskoïé-Sélo les mois de janvier et de février; il sentait que la situation politique était de plus en plus tendue, mais il n'avait pas encore perdu tout espoir. Le pays souffrait, il était las de la guerre et aspirait ardemment à la paix. L'opposition grandissait de jour en jour et l'orage grondait, mais Nicolas II espérait encore, malgré tout, que le sentiment patriotique l'emporterait sur les suggestions funestes que les angoisses de l'heure présente faisaient naître dans les esprits, et que l'on ne voulait pas risquer de compromettre par un acte irréfléchi les résultats d'une guerre qui avait tant coûté au pays. Il gardait intacte sa foi dans l'armée; il savait que le matériel envoyé de France et d'Angleterre arrivait de façon satisfaisante et améliorait les conditions dans lesquelles elle combattait. Il fondait les plus grands espoirs sur les nouvelles unités que la Russie avait créées au cours de l'hiver ⁵, et il était persuadé qu'on serait prêt à se joindre au printemps à la grande offensive des Alliés qui, en portant le coup fatal à l'Allemagne, sauverait la Russie. Encore quelques semaines, et c'était la victoire.

Cependant, l'empereur hésitait à quitter Tsarskoïé-Sélo, tant la situation politique le préoccupait; d'autre part il estimait que son départ ne pouvait plus être différé et que son devoir l'obligeait à rejoindre le G. Q. G. Enfin, le jeudi 8 mars, le tsar se mit en route pour Mohilef où il arriva le lendemain. Il avait à peine quitté la capitale, que les premiers symptômes d'agitation se manifestaient dans les quartiers ouvriers. Les usines se mirent en grève et le mouvement s'étendit rapidement les jours suivants. La population de Pétrograd avait enduré de grandes privations au cours de l'hiver, car par suite de la pénurie de matériel roulant, le transport des vivres et du combustible était devenu extrêmement difficile, et la situation ne tendait pas à s'améliorer. Le gouvernement ne sut prendre aucune mesure propre à calmer l'effervescence, et Protopopof ne fit qu'exaspérer les esprits par une action répressive de la police, aussi stupide que criminelle. On avait également fait intervenir la troupe. Mais tous les régiments étaient au front, il n'y avait à Pétrograd que des éléments en période d'instruction qui avaient été fortement travaillés par la propagande organisée dans les casernes, malgré la surveillance. Les défections ne tardèrent pas à se produire et, au bout de trois jours d'une molle résistance, les troupes passèrent les unes après les autres du côté des insurgés. Le 13, la ville était presque entièrement entre les mains des révolutionnaires et la Douma procédait à la formation d'un gouvernement provisoire.

On ne se rendit pas compte tout d'abord à Mohilef de la portée des événements qui se déroulaient à Pétrograd. Toutefois, dès le samedi, 10 mars, le général Alexéief et quelques personnages de la suite de l'empereur tentèrent de l'éclairer et l'engagèrent à octroyer sans délai les libertés que réclamait la nation. Mais Nicolas II, trompé une fois de plus par les

⁴ Ludendorff exagère le rôle de l'Entente dans la révolution russe, quand il écrit : «En mars 1917 une révolution, provoquée par l'Entente, renversa le tsar.» Le mouvement fut soutenu et non provoqué par les Alliés. Mais Ludendorff montre bien quelles en furent les conséquences immédiates pour l'Allemagne : «La révolution entraînait fatalement une diminution de la valeur militaire russe, affaiblissait l'Entente et allégeait considérablement notre lourde tâche. Le G.Q. G. put réaliser, sans délai, une économie importante de troupes et de munitions, il put aussi entreprendre sur une plus grande échelle l'échange des divisions.» Et plus loin : «En avril et en mai 1917, en dépit de notre victoire sur l'Aisne et en Champagne, c'est la révolution russe qui nous a sauvés.» (Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, t. II. p. 20 et 35) Ainsi, de l'aveu même des Allemands, sans la révolution russe la guerre aurait été terminée en automne 1917 et des millions de vies humaines eussent été épargnées. Se rend-on compte de la force qu'aurait eue un traité de Versailles signé par l'Entente avec la Russie ! L'Allemagne prise dans un élan n'eût pu échapper à son sort de vaincre. La révolution russe par ses conséquences (le bolchévisme) a jeté la Russie dans les bras de l'Allemagne; elle y est restée. L'Allemagne seule est en mesure de l'organiser et de tirer profit des immenses ressources qu'elle offre; c'est en Russie que l'Allemagne prépare sa revanche contre l'Entente.

⁵ La Russie avait procédé à une réorganisation de son armée qui augmentait le nombre de ses divisions et lui procurait un grand accroissement de force.

renseignements volontairement incomplets ou inexacts de quelques inconscients de son entourage ⁶, ne crut pas devoir écouter ces conseils. Le 12, il devint impossible de cacher plus longtemps la vérité à l'empereur; il comprit que des mesures extraordinaires s'imposaient, et il résolut de rentrer immédiatement à Tsarskoïé-Sélo.

Le train impérial quitta Mahilef dans la nuit du 12 au 13, mais vingt-quatre heures plus tard, en arrivant à la gare de Malaïa Vichéra, on apprit que la station de Tosno, à cinquante kilomètres au sud de Pétrograd, était occupée par les insurgés et qu'il était impossible d'atteindre Tsarskoïé-Sélo. Il fallut rebrousser chemin.

Le tsar décida de se rendre à Pskof, où se trouvait le général Roussky, commandant en chef du front nord; il y arriva le 14 au soir. Mis par le général au courant des derniers événements de Pétrograd, l'empereur le chargea de faire savoir par téléphone à M. Rodzianko qu'il était prêt à toutes les concessions si la Douma, estimait qu'elles pouvaient ramener l'ordre dans le pays. La réponse fut : Il est trop tard. En était-il réellement ainsi ? Le mouvement révolutionnaire était limité à Pétrograd et à ses environs immédiates. Et, malgré la propagande, le prestige du tsar était encore considérable à l'armée, et intact parmi les paysans. L'octroi d'une constitution et l'appui de la Douma n'auraient-ils pas suffi pour rendre à Nicolas II la popularité dont il avait joui au début de la guerre ?

La réponse de la Douma ne laissait à l'empereur qu'une alternative : abdiquer ou tenter de marcher sur Pétrograd avec les troupes qui lui resteraient fidèles; mais c'était la guerre civile en présence de l'ennemi... Nicolas II n'hésita pas et le 15 au matin il remettait au général Roussky un télégramme annonçant au président de la Douma son intention d'abdiquer en faveur de son fils.

Quelques heures plus tard il fit appeler dans son wagon le professeur Fiodrof et lui dit :
- Serge Pétrovitch, répondez-moi franchement, la maladie d'Alexis est-elle incurable ?

Le professeur Fiodrof, comprenant toute l'importance des paroles qu'il allait prononcer, lui répondit :

- Sire, la science nous apprend que c'est là un mal inguérissable. Ceux qui en sont atteints parviennent néanmoins parfois à un âge avancé. Cependant Alexis Nicolaïévitch est à la merci d'un accident.

L'empereur baissa tristement la tête et murmura :

- C'est bien ce que m'avait dit l'impératrice... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, puisqu'Alexis ne peut pas être utile à son pays comme je le voudrais, nous avons le droit de le garder.

Sa résolution était prise et le soir, quand arrivèrent de Pétrograd les représentants du gouvernement provisoire et de la Douma, il leur remit l'acte d'abdication qu'il avait rédigé à l'avance, et par lequel il renonçait pour lui et pour son fils au trône de Russie en faveur de son frère le grand-duc Michel Alexandrovitch.

Voici la traduction de ce document qui, par sa noblesse et par l'ardent patriotisme qui s'en dégage, força l'admiration des ennemis de l'empereur :

ACTE D'ABDICATION DE L'EMPEREUR NICOLAS II

Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas II, empereur de toutes les Russies, tsar de Pologne, grand-duc de Finlande, etc., etc. à tous nos fidèles sujets faisons savoir :

En ces jours de grande lutte contre l'ennemi extérieur qui s'efforce depuis trois ans d'asservir notre patrie, Dieu a trouvé bon d'envoyer à la Russie une nouvelle et terrible épreuve. Des troubles intérieurs menacent d'avoir une répercussion fatale sur la marche ultérieure de cette guerre obstinée. Les destinées de la Russie, l'honneur de notre héroïque armée, le bonheur du peuple, tout l'avenir de notre chère Patrie veulent que la guerre soit conduite à tout prix jusqu'à une issue victorieuse.

⁶ Le professeur Fiodrof, se rendant compte que chaque heure de retard diminuait les chances d'éviter la catastrophe imminente se mit à la recherche du général V... qui occupait un des postes les plus élevés dans l'entourage de l'empereur. Il le trouva juché sur une échelle, occupé à planter dans un paroi un clou auquel il voulait suspendre un tableau. Fiodrof lui fit part de ses angoisses et le supplia de se rendre sur-le-champ auprès de l'empereur. Mais le général le traita de «maniaque atteint de la phobie des révolutions» et, reprenant son marteau, continua l'opération interrompue par le malencontreux visiteur.

CHAPITRE 15

Notre cruel ennemi fait ses derniers efforts et le moment est proche où notre vaillante armée, de concert avec nos glorieux Alliés l'abattrà définitivement.

En ces jours décisifs pour l'existence de la Russie, nous croyons devoir, pour obéir à notre conscience, faciliter à notre peuple une étroite union et l'organisation de toutes ses forces pour la réalisation rapide de la victoire.

C'est pourquoi, d'accord avec la Douma d'Empire, nous estimons bien faire, en abdiquant la couronne de l'État et en déposant le pouvoir suprême.

Ne voulant pas nous séparer de notre fils bien-aimé, nous léguons notre héritage à notre frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch, en lui donnant notre bénédiction, au moment de son avènement au trône. Nous lui demandons de gouverner en pleine union avec les représentants de la nations siégeant aux institutions législatives, et de leur prêter un serment inviolable au nom de la Patrie bien-aimée.

Nous faisons appel à tous les fils loyaux de la Patrie, leur demandant d'accomplir leur devoir patriotique et sacré en obéissant au tsar en ce pénible moment d'épreuve nationale, et de l'aider, avec les représentants de la nation, à guider l'État russe dans la voie de la prospérité et de la gloire.

Dieu aide la Russie !

Le tsar était tombé. L'Allemagne était sur le point de remporter sa plus grande victoire, mais ce triomphe pouvait encore lui échapper. Il eût suffi pour cela que la partie consciente de la nation se ressaisît à temps et se groupât autour du grand-duc Michel qui, de par la volonté de son frère, – l'acte d'abdication le disait clairement, – allait être un souverain constitutionnel dans la pleine acception du terme. Rien n'empêcherait que cela fût, car on n'était pas encore en présence d'un de ces grands mouvements populaires qui échappent à toute logique et précipitent les nations dans le gouffre de l'inconnu. La révolution était exclusivement l'œuvre de la population pétersbourgeoise dont la majeure partie n'aurait pas hésité à se rallier au nouveau monarque si le gouvernement provisoire et la Douma lui en avaient montré l'exemple. L'armée, encore bien disciplinée, représentait une force considérable. Quant à la majorité de la nation, elle ignorait même que quelque chose se fût passé.

Le désir de s'assurer le pouvoir et la crainte qu'inspiraient les extrémistes firent qu'on laissa échapper cette chance ultime de prévenir la catastrophe. Le lendemain de l'abdication de l'empereur, le grand-duc Michel, sur le conseil de tous les membres du gouvernement provisoire, sauf deux, se désistait à son tour et remettait à une assemblée constituante la tâche de décider quelle serait désormais la forme du gouvernement.

L'acte irrémédiable était accompli. La disparition du tsar laissait dans l'âme des masses un vide immense qu'elles étaient impuissantes à combler. Elles restaient livrées à elles-mêmes, désemparées et flottantes, en quête d'un idéal, d'une croyance qui pût remplacer ce qu'elles avaient perdu, et ne découvraient autour d'elles que néant.

L'Allemagne, pour achever son œuvre de destruction n'avait plus qu'à lâcher sur la Russie, après les avoir largement pourvus d'or, Lénine et ses adeptes. Ceux-ci ne songeaient point à parler aux paysans de république démocratique ou d'assemblée constituante; c'était, ils le savaient, peine perdue. Nouveaux prophètes, ils venaient prêcher la guerre sainte et essayer d'entraîner ces millions d'êtres incultes par l'attrait d'une doctrine où les plus beaux préceptes du Christ côtoient les pires sophismes, et qui, entre les mains des Juifs, aventuriers du bolchévisme, allait se traduire par l'asservissement du *moujik*, et la ruine de la patrie.